l'Université de Gand fait honneur à son auteur et aux maîtres qui l'ont formé.

M. DURRY.

Histoire religieuse.

Karl KERÉNYI, *Apollon, Studien über antike Religion und Humanität* : Wien-Amsterdam-Leipzig, Franz Leo et C°, 1937, 282 pages.

Voilà un savant qui engage tout son être dans l'étude de l'Antiquité : ces douze conférences (ou *Vorträge*), qui ne renvoient qu'à des ouvrages de seconde main, révèlent la connaissance presque passionnée des textes ; leur dispersion apparente, religion, poésie, humanisme, finit par imposer une conception synthétique et dogmatique de la pensée antique, et toutes les échappées qu'un esprit d'une culture universelle se permet vers les auteurs littéraires allemands, français, anglais ou italiens ne visent qu'à renforcer sa position.

A la base de ses méditations, il y a le sentiment très net que les méthodes purement modernes d'investigation sur la psychologie religieuse sont impuissantes à comprendre les religions antiques. Celles-ci ne nous sont saisissables que si nous voulons en concevoir à la fois le réalisme foncier et l'expression poétique : les poètes, pour M. Kerényi, sont véritablement des *vates ;* par eux nous atteignons l'essence même de la religion des Grecs et des Romains, qui est une « connaissance du monde » assez vivante pour envoûter les esprits : la réflexion du savant, notre contemporain, et le sentiment du sacré qu'il éprouve au moment où une vérité s'impose à lui peuvent en donner l'idée. Ainsi l'esprit antique s'unit à la nature, et ses créations ne peuvent manquer d'être en accord avec elle, qu'il s'agisse du temple, clair ordonnateur du paysage, ou de l'œuvre poétique, émanation des Muses-Sources, et dont les « mensonges » sont toujours image de la vérité et harmonie avec la nature (I : *Antike Religion und Religionspsychologie ;* — IV : *Ergriffenheit und Wissenschaft ;* — V : *Landschaft und Geist ;* — VI : *Der antike Dichter*).

Deux études sont proprement religieuses : sur l'immortalité et la religion apollinienne (p. 37 ss.) et sur Hippolyte (p. 59 ss.). La première tend à affirmer en Apollon, dieu lumineux de l'esprit et de la pureté, une autre face, plus mystérieuse, qui le rapprocherait du germanique Odin : amertume et douceur de la mort (et même aspiration à la mort) se confondraient en lui. Socrate, dans le *Phédon*, témoignerait de cette conception, à travers l'apollinisme de Platon (qui suit celui de Pythagore) ; le symbolisme du loup à côté de celui du cygne trahit, nous dit-on, la dualité religieuse fondamentale. — M. K. Kerényi, à coup sûr, a un fort penchant à dédoubler ainsi en valeurs antithétiques les réalités religieuses antiques. Ce n'est point très difficile, étant donné la multiplicité

des apports dont se sont enrichies au cours des siècles toutes les figures divines. Mais les esprits vraiment historiques se demanderont si un classement chronologique et topographique de ces apports ne dissiperait pas aussitôt l'illusion des personnalités à double visage. L'exacte vérité ne se trouvera peut-être pas toute d'un côté ni toute de l'autre. — Sur Hippolyte, M. Kerényi est allé encore plus loin. Des rapprochements (qui ne vont pas de soi) avec Hymenaios, avec Virbius d'Aricie, avec même l'Engidu de l'épopée babylonienne de Gilgamesch, entraînent de troubles interférences (séduisantes, d'ailleurs) entre Artémis, Ishtar et Aphrodite ; qu'il s'y mêle, avec une amusette poético-psychologique d'Anatole France, un soupçon, je crois, de freudisme, et voilà le chaste Hippolyte déterminé par ses possibilités de « satyrisme » ! N'est-ce pas trop sacrifier au démon du dualisme intrinsèque?

Autant on suivait volontiers M. Kerényi lorsqu'il cherchait à saisir le sentiment religieux des anciens en général, autant on se méfie d'affirmations aussi audacieuses. On serait tenté de les mettre au rang d'une certaine rhétorique, quand on le voit, en des pages, d'ailleurs délicieuses, sur Corfou, s'amuser d'une double antithèse : bienveillance du peuple « poseidonien » d'Alcinoos et terreurs de la mer ; cruauté et douceur opposées des côtes ouest et est de l'île. On a peine aussi à reconnaître sans réserves, avec lui, dans les mimes de Sophron, un caractère nettement apollinien, où s'équilibre encore la dualité homme-dieu...

Mais les derniers articles sont remarquables. Qu'il s'agisse de montrer, à travers les diversités d'utilisation du livre chez les Égyptiens, les Étrusques, les Grecs, que ni science ni culture ne sont attachées en soi à la diffusion de la librairie, mais qu'elles s'y sont trouvées liées à Alexandrie pour ne plus s'en dissocier à travers les siècles romains et ceux qui ont suivi ; ou bien de déceler, comme éléments formateurs de la littérature romaine, un incoercible désir de « primitif » vers la vie « naturelle », à côté d'un goût permanent pour le luxe urbain (auquel les Étrusques avaient fourni ses premiers aliments), et la durable solidité d'un sentiment « romain » de l'État que ne devait point annuler l'humanisme hérité des Grecs : M. Kerényi fait preuve d'une justesse de vues et d'une souplesse heureuse qui éclairent quantité de problèmes sans outrepasser les réalités. De même, sa belle conférence sur *Humanisme et hellénisme* analyse avec la plus délicate finesse l'apport initial de la période hellénistique, ce qu'il devint au IIe siècle dans le « Cercle des Scipions », ce que lui ajouta Cicéron, et quelle forme lui imposa l'extension progressive du droit de cité romaine ; la fin seule nous inspirerait quelques réserves ; peut-on affirmer que « diese aus tiefsten Abgründen entspringende höchste Form der Humanität (i. e. der existenzielle Humanismus) ist ein Geschenk des Deutschtums an die Mensch-

heit » (p. 258)? Et le travail des générations ne compte-t-il pas plus, en ceci, que celui de grands hommes isolés, fussent-ils Gœthe, Nietzsche ou Hölderlin?... Mais la générosité foncière de l'auteur, sa ferveur à unir pour une même noblesse réalités matérielles et spirituelles, emporteraient l'adhésion... même peut-être en cet article sur « Horace et l'horatianisme », qui nous paraît une erreur : car est-il plus douteux garant que cet adroit et délicieux artiste de la religiosité fondamentale dont M. Kerényi fait mérite à la poésie antique?

Jean BAYET.

Angelo BRELICH, *Aspetti della morte nelle iscrizioni sepolcrali dell'Impero romano* (*Dissertationes Pannonicae*, Ser. I, Fasc. 7) : Budapest-Leipzig, 1937, 88 pages.

Un classement de fiches où chaque détail des inscriptions funéraires latines trouve sa place, rapproché de ses « frères » ou « cousins », au long d'un développement qui tient de l'histoire des religions et de la philosophie : opposition entre la mort et la vie (qui est lumière) ; existence souterraine et notion d' « enfer » ; conceptions des Mânes ; — retour du mort à la terre et apothéose ; expansion et survie dionysiaques ; — rapports avec les doctrines philosophiques (Cynisme, Stoïcisme, Épicurisme) et « repos » de la mort ; — divinité du mort et piété qu'on lui doit ; — rétribution des mérites et libération de l'âme. On voit aussitôt l'intérêt et l'utilité d'un pareil travail : l'érudition et l'étendue de réflexion de l'auteur y ajoutent beaucoup.

Les réserves seront d'ordre méthodologique. Laissons même de côté le risque — difficilement évitable — de disperser sous plusieurs chefs, parfois éloignés, les notations d'une même inscription, qui a pourtant son unité idéale. Mais il n'y a aucune indication chronologique : le peu qui eût pu être indiqué en pareille matière aurait pourtant été précieux. D'autre part, beaucoup des textes utilisés sont *Carmina epigraphica ;* donc à double portée, religieuse et littéraire ; mais le vocabulaire spécifiquement poétique et la mesure des vers, sans compter tout un ramassis de formules plus ou moins vagues et plus ou moins bien comprises, enlèvent à coup sûr beaucoup de leur signification religieuse à ces épitaphes. La difficulté d'interprétation se double même souvent d'une difficulté d'ordre proprement sémantique, et bien des textes, qu'il faut étudier chacun pour soi, entrent difficilement en une classification de cette sorte.

Comme répondants doctrinaires, M. Brelich a fort bien choisi : il se réfère souvent à M. Franz Cumont. Il n'a pourtant pas réussi à rendre claire ni en tout acceptable l'énumération des sens du mot *manes*, qu'il

donne p. 22 et suivantes — peut-être faute de cette distinction dont nous parlions tout à l'heure entre acceptions techniques et usages poétiques. Prendre comme point d'origine une inscription unique (*C. I. L.*, VI, 21516) et très particulière (ne s'agit-il pas d'un cas où, la sépulture même étant détruite, on rattache le souvenir du mort au lieu, conservé, du *bustum*?) pour affirmer que les Mânes sont attachés à un endroit avant de l'être à des personnes paraît des plus aventureux ; la question du pluriel (*Dis Manibus alicuius*) n'est pas éclaircie : il eût fallu au moins faire état de recherches comme celles de P. Boyancé sur *Les deux démons personnels dans l'antiquité grecque et latine* (*Revue de philologie*, 1935), et l'identification du mort avec le Génie ou les Lares (p. 33) devrait permettre de pousser l'investigation plus loin. Ailleurs (p. 40 et suiv.), un développement fort intéressant sur « l'individu dans le courant de la vie universelle » appelait des rapprochements de riches conséquences : par exemple avec les formules de compensation de vie et de *deuotio* notées p. 26, sans commentaire suffisant. La question du Priape funéraire (p. 32 et suiv.) ne s'éclaire pas par l'épigramme *C. I. L.*, XIV, 3565 (reproduite p. 51, n. 1), qui se présente visiblement comme l'appel d'un vivant, non comme le vœu d'un mort. Par ailleurs, M. Brelich n'a-t-il pas forcé le sens de certaines formules pour les rattacher à telle ou telle doctrine philosophique?...

Un dernier mot sur une tendance, très vigoureuse chez M. Kerényi, mais à laquelle on ne devrait céder qu'avec les plus extrêmes précautions — si l'on doit y céder ! : l'opposition, plus nietzschéenne que grecque (et, à fortiori, romaine), entre un « Apollon chaste » et un « Dionysos vital ». Par compensation, on trouve en M. Brelich comme en Kerényi une sensibilité très juste du réalisme religieux des Anciens.

Il y a d'assez nombreuses erreurs typographiques. L'*Index* est utile, bien qu'incomplet.

Jean Bayet.

George K. Boyce, *Corpus of the Lararia of Pompeii*, in *Memoirs of the American Academy in Rome*, vol. XIV (1937), 112 pages, 41 planches.

Le dernier volume publié par l'Académie américaine de Rome est consacré tout entier aux Laraires de Pompéi. Il est toujours précieux d'avoir à sa disposition un recueil bien fait d'une série de monuments jusque-là dispersés, ou mal publiés. Celui que donne M. Boyce réunit 505 sanctuaires domestiques reconnus dans Pompéi et les villas qui l'entourent. Deux appendices énumèrent les principales statuettes de culte trouvées dans les maisons sans laraire et dans les rues, et les peintures de divinités sur les façades extérieures. Dans l'état actuel des

fouilles, ce *Corpus* est à peu près exhaustif[1]. Il doit demeurer l'une des bases les plus sûres de toute étude sur la religion domestique romaine en Italie.

Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir dépouillé les anciens comptes-rendus de fouilles, malgré leur complexité, leurs obscurités, et comblé, dans la mesure du possible, leurs trop nombreuses lacunes par des observations directes. En l'absence du grand répertoire que prépare à Rome Mme Warcher[2] — et M. Boyce reconnaît avoir usé largement, comme la plupart de ceux qui travaillent sur Pompéi, des matériaux réunis pour sa rédaction — c'est un des mérites de ce livre que de nous indiquer commodément, pour un grand nombre de maisons, les références essentielles.

Chaque sanctuaire étudié fait l'objet d'une notice : il est situé dans la maison ; sa forme est indiquée, sa décoration analysée ; ses dimensions sont données. L'absence totale de plans rend parfois difficile de se représenter les emplacements. Nous aimerions savoir ce qu'est, par exemple le mur *est* de tel *atrium*, ou le côté *ouest* d'un *péristyle* — en admettant que des erreurs ne se soient pas glissées dans ces références purement abstraites. A part ce défaut, chacune de ces descriptions réussit à donner la physionomie du sanctuaire dont elle s'occupe, et c'est le but principal de l'auteur. L'imagination du lecteur est d'ailleurs fortement aidée par les 119 photographies, presque toutes inédites, et toutes excellentes, réunies à la fin du volume.

Les laraires vont des niches les plus simples jusqu'aux « chapelles » les plus ornées. Nous serions heureux de savoir si cette différence de formes répond à une chronologie et, par conséquent, de connaître les datations approximatives. Les datations ne sont pas impossibles à Pompéi. Or, l'auteur n'essaie jamais d'en établir une seule. Il nous dit bien, pour la maison, VII, 2, 14, par exemple, que les peintures sont postérieures à la décoration primitive, mais nous aimerions savoir de quelle période date la niche rectangulaire taillée dans la paroi du fond.

1. L'auteur n'a pas étudié les laraires publics. Il ne signale pas, notamment, la peinture qui a donné son nom au « Vicolo dei Serpenti ». A propos de la Maison des Quadriges (VII, 2, 25), n° 254, on considère généralement que le laraire est situé dans un « viridarium », et que le pseudo-péristyle est, en réalité, un « atrium ». Dans la Maison des Amazones (VI, 2, 14), n° 141, l'auteur ignore une aquarelle inédite de l'Institut allemand, qui aurait pu préciser sa description. Il n'y a pas, comme il semble le croire, de mise en scène égyptienne, mais une niche, au milieu d'une représentation de jardin « réaliste ». Ces erreurs sont inévitables dans un travail de cet ordre.

2. Le *Codex topographicus Pompeianus* forme déjà onze volumes dactylographiés et abondamment illustrés, déposé à l'Institut allemand de Rome. Lorsque cet ouvrage sera complet, il constituera de beaucoup la meilleure documentation sur Pompéi.

Quand il s'agit, non plus de niches, mais de types plus compliqués, la nature des matériaux serait intéressante à connaître. Il est certain que les laraires pompéiens évoluent, mais dans quel sens? C'est ce que la lecture de ce *Corpus* ne permet guère d'entrevoir. Est-il vrai, comme on le dit parfois, que les sanctuaires aient reculé de l'atrium vers le tablinum, puis se soient installés dans le péristyle? N'y a-t-il pas des maisons où le laraire a toujours été dans le jardin? L'histoire des laraires ainsi conçue ne serait pas sans intérêt pour celle de la maison romaine, où tant de problèmes restent encore sans solution. Aussi l'absence de toute indication chronologique est-elle l'une des lacunes les plus regrettables de ce travail.

L'auteur, pour garder un caractère purement descriptif à son *Corpus*, s'est interdit de dégager aucun des enseignements qu'il comporte. A cette discrétion, son livre a perdu. Pourtant, çà et là, il n'a pu éviter de laisser entrevoir des aperçus intéressants, qui posent des questions, d'ailleurs, plutôt qu'ils n'apportent des solutions. Les nécessités de la nomenclature l'obligent à classer les formes des laraires : il distingue entre les *niches*, « simples renfoncements taillés dans le mur de la pièce », et les *aediculae*, qui sont des temples en miniature « possédant une structure tridimensionnelle, et posés sur un *podium* indépendant ». Entre les deux sont les *pseudo-aediculae* : ce sont des niches, mais indépendantes du mur de la pièce, et creusées en général dans un bloc de maçonnerie [1].

La niche est très probablement le type primitif. Les *aediculae* se rapprochent des *heroa* et des temples funéraires [2]. On peut aller ici plus loin que l'auteur et se demander quel rapport les unit aux sanctuaires que l'on voit sur les paysages de la peinture hellénistico-romaine [3]. D'autant plus que les thèmes paysagistes sont constamment rappelés dans la décoration des laraires : les peintures qui les ornent tendent presque toutes à suggérer la campagne. Leur fond de feuillage, presque obligatoire, ne s'explique que par un souci de cet ordre. Il semble que l'on veuille donner l'impression que le véritable milieu du laraire n'est pas la maison, mais la campagne. Fait singulier pour un sanctuaire domestique.

Souvent le laraire sert d'ornement au jardin. Et c'est dans ce cas qu'il se rapproche le plus des modèles du paysage. Une fois, un sanctuaire se compose d'un autel auprès d'un arbre sacré, tout à fait semblable à ceux des peintures [4]. Il y a là un effort de mise en scène sacrée

1. *Corpus*, p. 10-13.

2. L'auteur renvoie aux stèles de Lilybées étudiées par Gabrici, *Mon. Ant.*, 1929, p. 41-60.

3. M. Rostovtseff, *Die hellenistisch-römische Architektur-Landschaft*, in *Rom. Mitt.*, 1911, fig. 23 et 49.

4. N° 291 : maison VII, 6, 28. Cf. Rostovtseff, *Ibid.*, fig. 15.

qu'il convient de noter. De plus, les *pseudo-aediculae* ne représentent pas un type intermédiaire historiquement entre la niche et l'*aedicula*, comme le dit l'auteur. Nous y verrions volontiers de véritables grottes artificielles, qui ressemblent beaucoup, par leur forme, aux fontaines de Pompéi : on a découvert à Terracine un sanctuaire à Silvain élevé probablement au fond d'un jardin et comprenant deux grottes très semblables [1]. Il ne semble donc pas douteux que les *pseudo-aediculae* ne répondent à une fonction analogue.

Pourquoi les laraires ont-ils subi l'influence de ces formes sacrées, en général d'origine nettement hellénistique? Il est curieux de constater, d'autre part, que les dieux unis aux Lares dans les maisons pompéiennes : la Fortune, Isitychè, Hercule, Diane, Bacchus, sont les dieux par excellence du paysage sacré. Est-ce par une évolution du culte domestique lui-même, ou bien ces autres dieux préexistaient-ils aux Lares, qui se seraient juxtaposés à eux? Autant de questions qui restent sans réponse à la lecture du *Corpus*. Mais elles se posent. Et il serait d'autant plus important de résoudre ces problèmes que la Campanie fut l'un des endroits où se rencontrèrent Rome et l'Hellénisme. Par les Laraires, il serait possible de préciser et de compléter les études de M. Peterson sur les Cultes campaniens [2].

Le livre de M. Boyce satisfait moins notre curiosité qu'il ne l'éveille, ce qui est en partie une critique, mais surtout un éloge. Il sera, avant tout, un excellent instrument pour les études à venir.

Pierre GRIMAL.

Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours, publiée sous la direction d'Augustin FLICHE et de Victor MARTIN. T. III : *De la paix constantinienne à la mort de Théodose*, par Pierre DE LABRIOLLE, Gustave BARDY et Jean-Rémy PALANQUE. Un vol. gr. in-8°, 540 pages, 3 cartes hors texte : Paris, Bloud et Gay, 1937. T. IV : *De la mort de Théodose à l'élection de Grégoire le Grand*, par Pierre DE LABRIOLLE, Gustave BARDY, Louis BRÉHIER et G. DE PLINVAL. Un vol. gr. in-8°, 612 pages : Paris, Bloud et Gay, 1937.

La *Revue des Études latines* a déjà rendu compte, en termes favorables, des deux premiers tomes de cette histoire, consacrés respectivement à l'Église primitive et à la période qui s'étend de la fin du IIe siècle à la paix constantinienne.

Le tome III, qui a paru avant la fin de 1936, comprend à peu près

1. G. Lugli, *Forma Italiae*, I, 1, 1, 5e zone, n° 95, p. 162, fig. 10.
2. R. M. Peterson, *The Cults of Campania*, in *Papers and Monographs of the American Academy in Rome*, vol. I, Rome, 1919.

tout le IVe siècle, c'est-à-dire l'histoire du triomphe de l'Église après la persécution, de son adaptation à une vie nouvelle comme aussi de ses déchirements par des hérésies et des schismes et des vicissitudes de sa situation de protégée de l'État, qui se mêle désormais fréquemment de ses affaires intérieures avec une assurance non sans péril pour son indépendance.

La vaste matière ainsi mise en œuvre a été divisée en trois parties, qui ne correspondent d'ailleurs pas rigoureusement chacune à l'apport respectif des trois auteurs : l'Empire chrétien, ou la victoire définitive de l'Église, sur laquelle, dès le début, le schisme donatiste en Afrique vient jeter son ombre, présentée par M. Palanque ; la crise arienne, racontée essentiellement par M. Bardy et, en certains de ses aspects, par M. Palanque, mais à laquelle a été jointe l'étude des rapports du christianisme et du paganisme déclinant par M. de Labriolle ; enfin, l'organisation ecclésiastique et la vie chrétienne, décrites l'une par M. Palanque, l'autre par M. de Labriolle.

Plan à la fois large et clair, avec, on le voit, des chevauchements inévitables, mais sans inconvénients, de collaborateurs entre les diverses parties, et dans l'exécution duquel ceux-ci ont su éviter aussi bien l'excès d'indépendance que la confusion. On a bien voulu trouver que, sauf sur quelques points de détail, la fusion des contributions respectives des deux rédacteurs du premier et du deuxième volume avait été satisfaisante et que la dualité d'auteurs ne s'était pas tournée en dualisme. Le troisième volume mérite certainement le même éloge. Il n'y aurait guère, en cet ordre d'idées, à faire qu'une légère critique relative aux liaisons non de simultanéité, mais de succession entre le tome III et le précédent. Si M. Palanque a repris l'histoire des rapports de l'Église et de l'Empire romain au point précis où l'avait laissée le tome II et si sa belle étude sur Constantin se place ainsi dans le prolongement direct des perspectives qui terminent le chapitre ayant pour objet la dernière persécution, on peut regretter que, dans le tableau de tous points remarquable de la vie chrétienne au IVe siècle par M. de Labriolle, l'étude de l'art chrétien remonte sans nécessité jusqu'aux origines, alors que le sujet avait été traité dans les volumes antérieurs pour les trois premiers siècles.

Mais ceci est peu de chose. Dans l'ensemble, le nouvel ouvrage ne mérite que d'être loué pour la sûreté de sa documentation comme de sa critique, la clarté de l'exposé et la tenue du style. Mais on doit particulièrement mettre en lumière l'intérêt de l'histoire du monachisme primitif, véritable renouvellement et mise au point qui semble pour longtemps définitive d'un sujet si complexe et si curieux, qui est le chef-d'œuvre de M. de Labriolle. On admirera également la maîtrise avec

laquelle s'est dirigé M. Palanque au milieu des complications, mais parfois aussi des lacunes des sources relatives à l'organisation ecclésiastique et l'aisance avec laquelle évolue M. Bardy parmi tous les remous et toutes les sinuosités de la crise arienne.

Des éloges semblables sont dus aux auteurs du tome IV, *De la mort de Théodose à l'élection de Grégoire le Grand*, parmi lesquels ne se trouve plus M. Palanque, tandis que s'adjoignent à MM. de Labriolle et Bardy MM. Louis Bréhier et G. de Plinval. Celui-ci, spécialiste, on le sait, de l'histoire du pélagianisme, n'a pas abordé d'autre sujet. Tout ce qui, pélagianisme à part, a trait à saint Augustin revenait naturellement à M. de Labriolle, qui est également l'auteur des chapitres sur saint Jérôme, sur la destruction du paganisme et sur la vie de l'Église en Occident. Le principal de la tâche a été assumé par M. Bardy, qui a traité de tout ce qui concerne l'Orient depuis saint Jean Chrysostome jusqu'à l'avènement de l'empereur Justin, en y ajoutant l'histoire de la papauté de saint Innocent à saint Léon le Grand. M. Louis Bréhier prend la suite et conduit l'histoire de l'Église orientale jusqu'à la fin du VI^e^ siècle, partageant avec M. Bardy l'exposé de l'expansion de l'Église hors des frontières de l'Empire au V^e^ et au VI^e^ siècle.

Le plan de l'ouvrage est peut-être moins net que celui du précédent, et l'on a parfois l'impression que la matière, très touffue, est un peu moins ordonnée. Mais, en revanche, les rédacteurs y ont prodigué des richesses d'érudition du meilleur aloi, et maints chapitres, tels que ceux consacrés aux luttes pélagienne, nestorienne et monophysite, aux rapports de l'Église et des barbares et surtout à son expansion dans les pays orientaux d'au delà de l'Empire, apporteront certainement de précieuses nouveautés aux nombreux lecteurs qui ne connaissaient encore l'histoire ecclésiastique que par des manuels aujourd'hui périmés.

Quant aux lecteurs de cette *Revue*, ils trouveront sans doute bon qu'on signale comme particulièrement de nature à les intéresser, dans les deux volumes recensés ici, les excellents chapitres de M. de Labriolle, *Christianisme et paganisme au milieu du IV^e^ siècle*, au tome III, *La culture chrétienne*, et, au tome IV, *La destruction du paganisme, Saint Jérôme et Saint Augustin, L'Église et les barbares, La culture chrétienne* et *La vie chrétienne en Occident*. Ce dernier chapitre établit avec beaucoup de mesure et un très juste souci des nuances ce que le christianisme a fait, délibérément ou non, pour le maintien de la culture ancienne dans un monde à la veille ou même en train d'échapper à la domination de Rome, et qui se résume assez bien dans cette appréciation (p. 568) de l'œuvre d'un des représentants les plus qualifiés de la culture chrétienne dans l'Occident déjà à demi barbare du VI^e^ siècle, Cassiodore : « En somme, malgré certaines restrictions prudentes, il communiquait à ses moines le goût

du travail intellectuel ; il leur fournissait des livres et leur apprenait à en tirer profit ; tout en coordonnant à l'exégèse de la Bible les recherches méthodiques auxquelles il les conviait — point de vue un peu exclusif qui avait été déjà celui des Pères du IVe siècle —, il se gardait de tout anathème contre les écrivains païens et leur faisait de nombreux emprunts. Il fondait ainsi une tradition laborieuse et éclectique, qui devait se renouveler après lui, et qui lui assure la reconnaissance de la civilisation occidentale. »

Jacques ZEILLER.

Humanisme.

La question de l'humanisme est à l'ordre du jour. Sans remonter au delà de cinq à six ans, voici deux Enquêtes, une de l'*Enseignement chrétien* (1932) et une de la *Revue universitaire* (1933 et 1935), une consultation organisée par l' « Institut international de coopération intellectuelle », et dont les résultats sont publiés dans un volume d'*Entretiens* (1937), alors qu'une autre est projetée par le « Bureau international d'éducation » ; les Revues se multiplient qui prennent pour titres : *Humanisme* et *Humanitas* en Belgique, *Humanitas* encore en Espagne, *Humanités* en France... ; chaque pays et chaque groupement culturel se fait pour lui-même une mise au point de la question : F. PALHORIÈS, *L'héritage de la pensée antique*, Paris, Alcan, 1932 ; Jean FIOLLE, *La crise de l'humanisme*, Paris, Mercure de France, 1937 ; F. CHARMOT, S. J., *L'humanisme et l'humain*, Paris, Spes, 1934 ; MARITAIN, *L'humanisme intégral*, 1937 ; O. IMMISCH, *Das Nachleben der Antike*, Leipzig, Dieterich, 1933 ; F. ZUCKER, *Klassisches Altertum und deutsche Bildung*, Iena, Frommann, 1934 ; F. WAHNSCHAFFE, *Deutschland und die Antike*, Bielefeld, Velhagen, 1931 ; K. F. BERNIGAU, *England und die Antike*, Ibid., 1932, etc., etc. Enfin, il convient de rappeler la matière réunie dans les importantes collections publiées depuis peu sous les titres : *Das Erbe der Alten*, *The legacy of Greece — of Rome — of the ancient world.*

J'ai sous les yeux le volume du P. F. Charmot, publié à la suite de l'enquête qu'avait instituée en 1932 l'*Enseignement chrétien.* Remarquable exposé des controverses qui se sont élevées autour de la définition de l'humanisme : humanisme pur, humanisme chrétien, néo-humanisme ou humanisme moderne ; rôle de la tradition, de la religion, de la science. En appendice, documents intéressants sur les méthodes et les programmes d'enseignement. Conclusion en faveur d'un humanisme chrétien, à laquelle nous ne souscririons pas sans plus, mais inspirée par une conviction, une largeur de vues et un libéralisme qui souvent, au cours de l'exposé, entraînent l'adhésion.

— D'inspiration bien différente est le livre de M. J. Fiolle, dont le